



SANCTUARY

Brett Bailey

Sous la nouvelle direction du Flamand Jan Goossens, le festival de Marseille se dédie non seulement à la danse mais aux *arts multiples*. Créé à Athènes en mai, au carrefour de la performance, du théâtre et de l'installation plastique, *Sanctuary* du Sud-Africain Brett Bailey s'inscrit parfaitement dans cette programmation ouverte. L'œuvre se veut moins provocante qu'*Exhibit B*, du même auteur, qui sur le thème des zoos humains et du colonialisme avait suscité en 2014 une vive polémique.

Cette fois, on chemine dans une semi pénombre, par petit groupe de cinq à six personnes, le long d'un labyrinthe surmonté de rouleaux de fils barbelés. Tous les quinze mètres environ, les parois opaques du couloir laissent place à une cage grillagée devant laquelle le spectateur se trouve face à face avec un migrant, une réfugiée ou un(e) citoyen(ne) européen(ne). Ici un père debout tenant emmailloté un nouveau né, là une femme mendiant en tenue traditionnelle yésidie, plus loin un ex photographe syrien assis dans une baraque de la jungle de Calais, ou encore une vieille femme fascinée par Marine Le Pen dont le visage s'inscrit sur son écran de télévision...

On peut s'insurger contre cette mise en situation artificielle, qui relève parfois du chantage émotionnel. Mais plus que sur le dispositif, la force du concept imaginé par Brett Bailey repose d'abord sur les interprètes. Certes, ils jouent un rôle mais leur vécu en fait, pour la plupart, des « témoins impliqués » dans le drame de l'exil. Les histoires de vie qu'ils incarnent sont toutes issues de récits authentiques et le décor de chaque scène compile des objets repérés dans des centaines de reportages, comme autant de « preuves de réalité ». Ce qui rend leur confrontation avec le public littéralement saisissante, c'est leur regard. Planté droit dans les yeux de ceux qui le regardent, il hurle silencieusement le message inscrit sur les cartons tendus par les acteurs : « *Je vois que tu ne me vois pas* ». Dans le monde fait d'attentes vaines et de procédures absurdes que doivent affronter chaque jour les milliers de migrants, seul cet « échange au niveau de l'humain » permet de partager intimement, le temps d'une performance, les souffrances et les peurs de nos contemporains.



Isabelle Calabre